

FERRON, Madeleine, *Adrienne. Une saga familiale*. Montréal, Boréal, 1993. 252 p.

Denise Lemieux

Volume 48, numéro 2, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, D. (1994). Compte rendu de [FERRON, Madeleine, *Adrienne. Une saga familiale*. Montréal, Boréal, 1993. 252 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(2), 252–253. <https://doi.org/10.7202/305331ar>

FERRON, Madeleine, *Adrienne. Une saga familiale*. Montréal, Boréal, 1993. 252 p.

Dans une suite d'ouvrages qui empruntent tour à tour les formes du roman, de la nouvelle et de l'essai historique, Madeleine Ferron a construit une œuvre où se manifeste le regard attentif et un peu distant de l'ethnologue sur une région, sa culture, ses us et coutumes. Cette œuvre littéraire révèle aussi un regard personnel qui tempère l'observation teintée d'humour des conduites et des personnages par la tendresse envers les êtres et une sensibilité à la beauté du monde. *Adrienne*, son dernier ouvrage publié chez Boréal, fusionne en quelque sorte les démarches distinctes propres à la création littéraire et à l'étude historique.

Partie à la recherche de l'histoire familiale de sa mère, décédée alors qu'elle n'était qu'une enfant, la reconstitution qui nous est présentée dans *Adrienne* s'apparente à ces *Souvenirs pieux* livrés par Marguerite Yourcenar, véritable reconstruction d'une lignée maternelle inconnue de cette autre orpheline.

En sous-titrant son œuvre, une saga familiale, Madeleine Ferron souligne la nature légendaire de sa fresque historique d'une région, d'une lignée et d'un personnage, où elle utilise successivement la recherche généalogique, la tradition orale, les papiers de famille et des souvenirs personnels épars. C'est ce chevauchement des genres qui fait justement l'originalité d'un livre qui commence et finit au cimetière et nous fait passer d'une enquête à la manière de l'historien à une recherche subjective par le souvenir. La belle phrase de Jacques Ferron: «Quand on redonne vie à sa mère, on suscite une sirène qui rend la mort fascinante», prend un sens singulier dans ce récit où l'art de la romancière vient combler les brèches d'une enquête factuelle aux frontières de l'histoire locale et de l'histoire reconstruite d'une famille. La recherche commence dans les registres de baptême, les monographies de paroisses et l'historiographie de Louiseville et de sa région, faisant flèche de tout bois pour faire revivre les diverses générations reconstituées; on entrevoit au passage l'impression d'un témoin sur les beautés d'une paroisse agricole, la biographie d'un grand-oncle aumônier écrite par une nonne admirative, la chronique locale de la vie politique.

La présentation romancée de la reconstitution généalogique des immigrants en Nouvelle-France, attribuant des émotions, des pensées et des gestes à de lointains ancêtres dont les registres livrent à peine, comme toutes les généalogies, quelques déplacements et beaucoup d'enfants, m'a moins intéressée que l'histoire familiale proprement dite qui commence surtout avec

l'arrière-grand-père Georges Caron dont le portrait éclaire la petite histoire de cultivateurs accédant à la notabilité par le prêt, le commerce, l'instruction, la petite entreprise et les liens politiques. En arrière-plan de cette chronique familiale, l'histoire des clubs privés de chasse et pêche de Saint Léon créés et appropriés par de riches Américains est tout aussi fascinante que leur intégration dans la vie locale, avec des effets réciproques d'acculturation; les légendes dont les entourent la mémoire collective de ruraux émerveillés par tant de déploiement de richesse et le mimétisme de leurs modes de vie par les aspirants bourgeois permettent d'entrevoir dans ce récit l'émergence d'une villégiature moderne autour de certains lacs et sources thermales. L'auteure utilise ici fort habilement des témoignages d'histoire orale pour une peinture de mœurs qui rejoint ses propres souvenirs de vacances dans la propriété du grand-père, au bord du lac Kanitchez.

Pour faire le lien entre cette histoire sociopolitique de l'aïeul tirée des documents d'époque et de la tradition orale et celle de sa mère, davantage inspirée des documents personnels et des souvenirs et afin d'imaginer une journée dans la vie de l'épouse de l'ancêtre, cette Philomène, dont un des traits singuliers est qu'elle avait épousé son oncle, Madeleine Ferron se réclame ouvertement du don d'ubiquité de l'écrivain. C'est aussi à ce titre qu'elle raconte le récit de la rencontre et du mariage de ses grands-parents et la mort de sa grand-mère au début de la trentaine faisant de sa mère une orpheline.

Faisant appel ensuite principalement à la tradition orale et aux lettres et souvenirs de famille, Madeleine Ferron fait le récit émouvant de la vie de sa mère, élevée avec ses deux sœurs par la grand-mère Philomène et éduquée au couvent des Ursulines sous la bienveillante et tendre protection de ses trois tantes religieuses. C'est aussi en visitant les lieux du sanatorium du lac Édouard, fréquenté par sa mère et sa tante, que Madeleine Ferron retrace ces trois histoires de vie tragiques, celles de trois sœurs qui tomberont l'une après l'autre après avoir lutté contre la tuberculose. Ayant ainsi «élucidé les mystères de la mémoire familiale», Madeleine Ferron a écrit des pages inoubliables sur le spectre de la tuberculose et la dimension personnelle des drames qu'elle enclenche dans nombre de familles du début du siècle. Ayant entrouvert la porte sur l'univers personnel de sa propre enfance, on peut espérer un second récit de Madeleine Ferron portant sur la lignée paternelle d'une famille dont l'importance déborde l'histoire sociale, ayant produit trois créateurs au premier plan de la vie littéraire et artistique québécoise.